

LUNDI 16 OCTOBRE 2023

LE GRAND COMBAT

Il l'emparouille et l'endosque contre terre ;
Il le rague et le roupète jusqu'à son drôle ;
Il le pratèle et le libucque et lui barufle les ouillais ;
Il le tocarde et le marmine,
Le manage rape à ri et ripe à ra.
Enfin il l'écorcobalisse.

L'autre hésite, s'espudrine, se défaisse, se torse et se ruine.
C'en sera bientôt fini de lui ;
Il se reprise et s'emmerge... mais en vain
Le cerceau tombe qui a tant roulé.
Abrah ! Abrah ! Abrah !
Le pied a failli !
Le bras a cassé !
Le sang a coulé !
Fouille, fouille, fouille,
Dans la marmite de son ventre est un grand secret
Mégères alentour qui pleurez dans vos mouchoirs ;
On s'étonne, on s'étonne, on s'étonne
Et on vous regarde
On cherche aussi, nous autres, le Grand Secret.

Henri Michaux (1899-1984), « Le grand combat » in *Qui je fus recueilli* dans *L'espace du dedans*, Éditions Gallimard, 1998.

Un des poèmes proposés par **Hélène Fekroun**, professeur de Lettres modernes.

MARDI 17 OCTOBRE 2023

LA CIUDAD DE LOS GITANOS (extraits)

¡Oh ciudad de los gitanos!
En las esquinas banderas.
La luna y la calabaza
con las guindas en conserva.
¡Oh ciudad de los gitanos!
¿Quién te vió y no te recuerda?
Ciudad de dolor y almizcle,
con las torres de canela.

[...]

¡Oh ciudad de los gitanos!
En las esquinas banderas.
Apaga tus verdes luces
que viene la benemérita.
¡Oh ciudad de los gitanos!
¿Quién te vio y no te recuerda?
Dejadla lejos del mar,
sin peines para sus crenchas.

[...]

¡Oh, ciudad de los gitanos!
La Guardia Civil se aleja
por un túnel de silencio
mientras las llamas te cercan.
¡Oh, ciudad de los gitanos!
¿Quién te vio y no te recuerda?
Que te busquen en mi frente.
juego de luna y arena.

Federico García Lorca (1898-1936), *Romancero gitano* (1928).

Poème proposé par **Adrian Diez Macias**, professeur d'Espagnol.

MERCREDI 18 OCTOBRE 2023

LA SERVANTE AU GRAND COEUR

La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse,
Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,
Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.
Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs,
Et quand Octobre souffle, émondeur des vieux arbres,
Son vent mélancolique à l'entour de leurs marbres,
Certe, ils doivent trouver les vivants bien ingrats,
De dormir, comme ils font, chaudement dans leurs draps,
Tandis que, dévorés de noires songeries,
Sans compagnon de lit, sans bonnes causeries,
Vieux squelettes gelés travaillés par le ver,
Ils sentent s'égoutter les neiges de l'hiver
Et le siècle couler, sans qu'amis ni famille
Remplacent les lambeaux qui pendent à leur grille.

Lorsque la bûche siffle et chante, si le soir,
Calme, dans le fauteuil je la voyais s'asseoir,
Si, par une nuit bleue et froide de décembre,
Je la trouvais tapie en un coin de ma chambre
Grave, et venant du fond de son lit éternel
Couvrir l'enfant grandi de son œil maternel,
Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse,
Voyant tomber des pleurs de sa paupière creuse ?

Charles Baudelaire (1821–1867), *Les Fleurs du Mal* , CXXIV(1857)

Un des poèmes proposés par **Florent Aracil**, professeur de Lettres classiques.

A propos de mère aimante, et pour montrer comment la douceur de Baudelaire peut surgir au milieu de la méchanceté la plus sanglante, je veux citer ces autres vers que j'admire. Ils évoquent le fantôme de Mariette, sa "nounou", et ils sont adressés à sa propre mère. Lui qui est si discret sur sa vie personnelle, lui qui, comme il l'a écrit, "déteste prostituer les choses de famille", voilà ce qu'il ose ici divulguer ...

Quelle perfidie dans le reproche ! Ce "pourtant" est un matricide. Il veut dire : "même si tu la détestais parce qu'elle était une meilleure mère que toi", "même si tu la méprises parce qu'elle était simple domestique", "même si tu as laissé passer les années sans reconnaître sa bonté pour nous". Et il a la cruauté de ne pas s'exclure de cette accusation. Remarquez que cette cruauté n'exclut en rien l'émotion. Baudelaire la note, avec beaucoup de pudeur, et nous la lisons surtout dans la syntaxe inhabituellement relâchée de la phrase : au vers 3, après avoir ouvert son poème par l'évocation de Mariette, on a l'impression que Baudelaire se ravise, il change de sujet, littéralement, puisque le groupe nominal "la servante au grand cœur" reste en l'air, comme suspendu dans le temps, remplacé par ce "nous" si brutal, si inattendu, si amer. Dans une lettre qui s'est conservée, Baudelaire reprochera à sa mère de ne pas lui avoir reproché ses reproches...l'amour décidément suit d'étranges routes.

JEUDI 19 OCTOBRE 2023

WHEN I AM DEAD, MY DEAREST

When I am dead, my dearest,
Sing no sad songs for me;
Plant thou no roses at my head,
Nor shady cypress tree:
Be the green grass above me
With showers and dewdrops wet;
And if thou wilt, remember,
And if thou wilt, forget.
I shall not see the shadows,
I shall not feel the rain;
I shall not hear the nightingale
Sing on, as if in pain:
And dreaming through the twilight
That doth not rise nor set,
Haply I may remember,
And haply may forget.

Christina Rossetti (1830-1894), *Goblin Market and Other Poems* (1862)

Un autre poème proposé par **Frédéric Xabada**, professeur d'Anglais.

VENDREDI 20 OCTOBRE 2023

LE TRAIN DE MA VIE

A la naissance, on monte dans le train et on rencontre nos parents.
Et on croit qu'ils voyageront toujours avec nous.
Pourtant, à une station, nos parents descendront du train,
nous laissant seuls continuer le voyage...

Au fur et à mesure que le temps passe,
d'autres personnes montent dans le train.
Et ils seront importants : notre fratrie, amis, enfants,
même l'amour de notre vie.

Beaucoup démissionneront (même l'amour de notre vie)
et laisseront un vide plus ou moins grand.
D'autres seront si discrets
qu'on ne réalisera pas qu'ils ont quitté leurs sièges.

Ce voyage en train sera plein de joies, de peines, d'attentes,
de bonjours, d'au revoir et d'adieux.
Le succès est d'avoir de bonnes relations avec tous les passagers
pourvu qu'on donne le meilleur de nous-mêmes.

On ne sait pas à quelle station nous descendrons.
Donc vivons heureux, aimons et pardonnons !
Il est important de le faire, car lorsque nous descendrons du train,
nous devrions ne laisser que des beaux souvenirs à ceux qui continuent leur
voyage...

Soyons heureux avec ce que nous avons et remercions le ciel de ce voyage
fantastique.

Aussi, merci d'être un des passagers de mon train.
Et si je dois descendre à la prochaine station,
je suis content d'avoir fait un bout de chemin avec vous !

Jean d' Ormesson (1925-2017)

Poème proposé par **Émilie Rizzo**, assistante d'éducation.